

## APRÈS LA FIN ?

### *Intervention au Séminaire d'hiver 2020 sur la fin de la cure*

*Thierry ROTH*

La question de la fin de la cure a tourmenté Freud toute sa vie : roc de la castration, penisneid, réaction thérapeutique négative, pulsion de mort, problème de la résolution du transfert..., son relatif optimisme des débuts s'est quelque peu perdu en cours de route, Freud finissant par conseiller de refaire une cure tous les 5 ans. Le parcours de Lacan suit un chemin quelque peu comparable, au sens où l'enthousiasme justifié des débuts de son enseignement a laissé la place, là aussi, à davantage de tourments et de questions non résolues. La procédure de la passe avait pour but d'apporter quelques réponses concernant la fin de la cure et le passage à l'analyste, et on sait que Lacan sera déçu par cette tentative.

Sommes-nous aujourd'hui plus avancés ? Rien n'est moins sûr... Il y a huit ans nous avons déjà consacré un séminaire d'hiver à cette problématique, et là nous y revenons. C'est donc que des choses continuent nous aussi de nous tourmenter, et restent donc à être précisées. C'est évidemment très important, d'autant que cela touche de près à la dimension éthique de la psychanalyse, qui est particulièrement mise à l'étude cette année. Ce séminaire d'hiver est donc tout à fait dans le fil du prochain séminaire d'été à Dublin.

Ce que je noterai d'emblée, cependant, c'est qu'il est clair qu'une partie importante des cures analytiques s'arrêtent avant la fin... Ce n'est pas forcément à considérer comme un échec d'ailleurs, et Lacan lui-même a pu estimer que quand l'analysant se sentait suffisamment bien, il n'y avait pas forcément lieu de pousser les choses trop loin. Il y a en effet des psychanalyses qui s'arrêtent lorsque le patient estime qu'il s'est suffisamment repéré et qu'il a pu se dégager de quelques impasses et symptômes qui lui gênaient la vie. Certes il sent éventuellement qu'il pourrait pousser l'analyse un peu plus loin, mais il n'en ressent ni le besoin ni le désir. Et à moins qu'il veuille lui-même devenir analyste, il n'y a pas lieu – sauf dans certains cas bien précis – de le pousser davantage. Il y a aussi des analyses qui se finissent par épuisement – mutuel parfois – ou par relative déception de la part de l'analysant. Cela arrive bien sûr, et l'échec d'ailleurs n'est que relatif, le travail ayant quasiment toujours porté, malgré tout, quelques fruits. Il y a aussi des cures infinies, qui ne s'arrêtent jamais...

Mais ces remarques ne nous empêchent aucunement d'avancer sur cet enjeu fondamental de la fin de la cure. Avec un certain nombre de patients, notamment – mais pas uniquement – ceux

qui se destinent à occuper la fonction de psychanalyste, on cherche évidemment à aller au-delà d'un simple mieux être ou d'un gain relatif de savoir. Lacan a apporté des repères extrêmement importants sur cette question, pour tenter notamment de dépasser les impasses rencontrées par Freud : traversée du fantasme, désêtre à la fin de la cure, « savoir y faire avec son symptôme », notion de passe ou de passage, et bien sûr l'orientation éthique fondamentale qu'il donnera à la psychanalyse, éthique du désir et du bien dire ! « Je propose, nous dit-il dans *L'éthique*, que la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé sur son désir » (leçon de 6 juillet 1960).

La manière d'interpréter cette formulation lacanienne, « ne pas céder sur son désir », déterminera non seulement l'éthique que chaque analyste pourra se faire de la psychanalyse (il y en a donc plusieurs possibles), mais aussi du même coup sa conception de la fin de la cure. La psychanalyse est une « thérapéutique », comme je l'avais proposé dans un précédent congrès, car la dimension thérapeutique, aussi importante soit-elle, ne peut être déconnectée de l'approche éthique du sujet, de son désir et de son statut de parlêtre.

On peut estimer, avec certains analystes, que parvenir à ne plus céder sur son désir, c'est en effet le signe de la réussite de la cure. L'entrave névrotique au désir est enfin levée, et tant pis si ce désir libéré fait éventuellement du sujet une canaille ou tout ce que vous voudrez de peu fréquentable... Tant pis si ce désir est d'écraser les autres par exemple, le désir était refoulé, le sujet souffrait de symptômes, l'analyse l'a quelque peu libéré, tant mieux pour ce sujet, même si les conséquences peuvent être éventuellement déplorables pour l'entourage ou même le social, et même si le désir peut aussi amener le sujet en question à sa disparition (avec l'*aphanisis*)...

Il y a une autre façon d'entendre cette proposition lacanienne, qui consisterait certes à aller au bout, c'est-à-dire à se confronter à la structure de son désir, mais pour y percevoir l'impasse, du fait de la structure du fantasme et du statut de l'*objet a*. Il s'agirait alors de ne pas sanctifier la castration mais de ne pas non plus la nier ou la récuser, bref il s'agirait de faire avec, et avec un désir qui est donc basé lui-même sur la perte de l'objet. Cela ouvre une perspective différente concernant « ne pas céder sur son désir », un écart possible...

Tout ceci nous amène à la question cruciale de la division du sujet en fin de cure. Sur ce point, Charles Melman propose des avancées importantes dans son séminaire *Pour introduire la psychanalyse aujourd'hui* (leçon du 13 juin 2002). Je cite une partie de ce passage, qui est dans le droit fil de notre abord du désir et du sujet : « le but de la cure tiendrait moins dans une réalisation de ce désir inconscient ou une exaltation du sujet sur un mode hystérique, que de *permettre au sujet de trouver une division par rapport à ce sujet de l'inconscient, lui-même divisé*. Il s'agirait ainsi « de pouvoir être divisé par rapport à ce désir inconscient. Cette division n'implique pas l'organisation par un nouvel objet,

précise Charles Melman, mais simplement la vérification du rien dans l'Autre, auquel l'*objet a* est venu répondre pour y faire bouchon ». « Cette division pourrait être, ajoute Melman, une possibilité donnée à la fin de la cure avec la question de la résolution du transfert. (...) Cette division-là ne serait pas une autre coupure que celle mise en place par l'*objet a*, mais la perception que ce dit objet n'est là que pour répondre à cette vacuité angoissante du grand Autre, et que c'est en dernier ressort le *rien* qui est l'objet ultime de l'organisation du désir, que c'est pour répondre à ce rien, on pourrait presque le dire comme ça, qu'il y a du sexuel ».

Il y a dans ces propositions des avancées importantes, qui vont au-delà me semble-t-il de « savoir y faire avec son symptôme »... Cela ouvre une troisième voie, entre la voie névrotique habituelle, consistant plutôt à céder sur son désir, et celle que *pourrait* laisser entendre la formule « ne pas céder sur son désir », et qui en l'occurrence serait plutôt la voie de la canaillerie, éventuellement de la perversion, voire bien sûr de la catastrophe (puisque la structure du désir pousse à l'*aphanisis* du sujet).

Nous pouvons donc entrevoir là une troisième issue possible, qui consisterait à prendre au sérieux la structure de son désir et de son fantasme, à ne pas refouler, réprimer, mais à ne pas se faire non plus l'automate de ce désir, l'agent à la fois passif et assumé de ce désir, incapable d'aucune dialectisation. Cela pourrait permettre une résolution pacifiée du transfert, et un sujet (éventuellement psychanalyste lui-même) capable alors d'entendre et de dialectiser, en pouvant se passer de la présentification réelle du un dans l'Autre par l'analyste. Cette possible « division par rapport à ce sujet de l'inconscient, lui-même divisé » est sans doute la piste la plus novatrice depuis Lacan, concernant une issue possible, et sans doute souhaitable, de la cure.

Cela implique, certes, une passion de l'inconscient, mais je dirais une passion méfiante, raisonnée de l'inconscient, une passion avertie des ravages provoquées par l'inconscient (au niveau individuel, social et politique) !

Cela nous amène maintenant à une autre question, dans la suite de ce que je viens d'évoquer, et qui concerne principalement les analystes et leurs difficultés à faire communauté de travail. Il s'agit de savoir, si tant est que leur cure ait pu avoir une issue favorable, ce qui n'est pas toujours le cas évidemment, si cette issue éventuellement favorable est durable et permet un travail en commun avec d'autres, pour la défense et la poursuite de la cause psychanalytique ?

Il y a bien sûr les aléas de la vie qui peuvent impliquer chez tel ou tel une résurgence de symptômes, de difficultés, et qui peuvent l'amener parfois à « reprendre une tranche » comme on dit. Mais au-delà même de ces situations, il est logique que l'analyste se retrouve, comme tout un chacun, embarqué dans les discours ambiants et la foire aux jouissances contemporaines. Cela peut

le pousser à refouler les effets de sa propre cure, à se sortir à toute vitesse du désêtre relatif de la fin d'analyse, pour reprendre ses quêtes narcissiques, ses plaintes et ses révoltes... Bref, après s'être mis à nu, il se rhabille...

Il semble que cette double division dont je parlais tout à l'heure en citant Charles Melman, et qui est sans doute la condition pour que le sujet puisse continuer à lire et à entendre, il semble donc que cette double division ne soit pas assurée de tenir... Elle est pourtant ce qui pourrait permettre que la psychanalyse ne soit en quelque sorte ni vraiment *finie* ni *infinie*, mais *continue* (comme la *lalangue* qui relève elle-même du continu), c'est-à-dire qu'elle permette que les sujets en question puissent *continuer* à analyser ce qui se passe... Donc, au-delà de la façon dont une cure se termine, les choses ne sont aucunement garanties pour autant. L'inconscient continue de jouer des tours.

Dans nos associations psychanalytiques, on constate malheureusement que nous ne nous en sortons pas mieux que dans d'autres organisations, concernant les guerres d'égos et autres enjeux de pouvoir. Je ne dis pas qu'on fait pire, mais on devrait, alertés d'un certain nombre de choses, faire mieux... Il est normal que chacun souhaite être reconnu dans son travail, son engagement. Mais le problème tient à la fin de chaque cure, qui consiste, pour chaque analysant, à reconnaître son propre objet, son propre fantasme, et d'une certaine manière à tâcher de l'assumer. C'est là que cette notion de « deuxième division par rapport au sujet de l'inconscient lui-même divisé » entre en jeu. Elle peut permettre à l'analysant devenu analyste d'avoir ce recul pouvant lui éviter de vouloir imposer à tous son propre fantasme comme la vérité théorique ultime, ce que l'on constate souvent et qui rend la vie associative des analystes entre eux si difficile. Cette division pourrait permettre, à qui veut bien en assumer le coût, de concevoir que derrière son fantasme et son objet, il n'y a qu'un trou, et que cela vaut pour chacun. Les guerres intestines entre analystes risquent souvent de n'être qu'une guerre de « décorateurs », c'est-à-dire selon la manière dont chacun a pu décorer son trou et cherche à imposer son propre ornement aux autres !

Pourtant la théorie et l'expérience analytiques, en prenant cette dimension du trou et du manque-à-être, au sérieux, c'est-à-dire dans sa dimension de destin structurel propre à chacun, et en donnant à chacun – s'il le veut – les moyens de se repérer, cette expérience psychanalytique peut ainsi permettre cet écart, cette intelligence, cette rigueur et cette forme de pacification que, certes, on ne constate sans doute pas assez souvent... Car la psychanalyse est très exigeante : d'abord elle demande un long travail au sujet pour se confronter à ses symptômes, à son roman familial, à ses désirs inavoués, ses traumatismes, etc., afin de tenter de les analyser, de s'en défaire quelque peu. Dans les bons cas l'analysant y parvient, plus ou moins... Et là, une fois tout ce parcours accompli, on lui demande encore de faire attention, de ne pas s'emballer, car ce qu'il a découvert, ce qu'il

tâche de mieux prendre en compte à présent pour lui-même, ce n'est que le traitement de *sa névrose*, de sa névrose à lui. Et donc on ne va pas attendre simplement que chaque analyste assume sa structure fantasmatique, et cherche ensuite à en imposer la théorisation aux autres (ce serait alors le plus charismatique qui l'emporterait), mais on va plutôt souhaiter que chacun soit suffisamment divisé, « suffisamment analyste » pourrait-on dire, pour éviter cette pente et se pencher sur les phénomènes de structure, c'est-à-dire de langage. Cela implique sans doute de ne pas se prendre soi-même trop au sérieux – les analystes manquent parfois cruellement d'humour, comme d'humilité – mais de prendre par contre la psychanalyse très au sérieux...

Il faut bien reconnaître que le psychanalyste n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent pour se faire reconnaître : un objet qui échappe toujours, un trou central comme cause, des cures dans le plus grand secret... Par rapport à un chirurgien, un architecte ou un artisan, c'est un peu rude. L'objet de la psychanalyse, c'est celui qui manque. Ce qui cause le désir d'un sujet, *in fine*, c'est un trou. Ce n'est pas très attractif, il faut bien le dire (sans compter les attaques récurrentes contre la psychanalyse dans le social)...

Je crois que tout ceci nous montre la richesse et la fragilité en même temps de l'apport psychanalytique. J'ai parfois l'impression que l'on tient entre nos mains un trésor, et qu'en même temps ce trésor n'est jamais très loin de nous échapper, de disparaître, de ne plus être entendu. La richesse tient à cette prise en compte, unique, de la dimension du réel et du langage, et la fragilité tient dans le rejet, par les psychanalystes eux-mêmes parfois, des implications de leur discipline.

Je terminerai en posant la question de l'Au-moins-Un, de la place d'exception. La psychanalyse s'est toujours appuyée sur des maîtres en place d'exception, à commencer par Freud puis Lacan. Même dans les petits groupes de travail que sont les cartels, Lacan insistait sur la place du « plus un ». Et nos diverses associations psychanalytiques se sont toutes formées autour de figures majeures. Si vous vous baladez dans le milieu analytique, les gens connaissent peu les sigles des associations mais connaissent les maîtres, les chefs d'école... Alors, aujourd'hui, on ne veut plus de maîtres, cela fait partie de notre évolution culturelle, de notre nouvelle économie psychique, y compris dans les groupes analytiques... Pourtant, pour faire entendre par exemple que l'Autre est vide, n'a-t-il pas fallu tout de même la présence – imposante – de Lacan ? Pour que le vide soit reconnu et pris en compte de façon argumentée, et pas selon la fantaisie de chacun, doit-on toujours s'appuyer – temporairement au moins – sur une figure d'exception ? Qu'en est-il, pour nous-mêmes aujourd'hui, de cet Au-moins-Un, incarné ou pas ? Je m'arrêterai sur cette question.